

Comment écrire notre histoire? Les écrits des savants survivants juifs au lendemain de la Shoah

Aurélia Kalisky, CMB Berlin

Propos général du livre

Le projet de livre *Comment écrire notre histoire? Les écrits des savants survivants juifs au lendemain de la Shoah* est né de la rencontre, ou plutôt du croisement entre deux de mes axes de recherche : d'une part, une réflexion sur l'épistémologie de l'histoire et l'histoire de l'historiographie ; d'autre part, une exploration des formes d'écriture issues de l'expérience de la Shoah et en particulier de la littérature testimoniale.

Dans ce livre, je me penche sur les œuvres et les parcours de quelques survivants de la Shoah qui ont décidé d'en écrire l'histoire immédiatement au lendemain de la guerre et parfois même déjà pendant. Cette recherche s'inscrit pleinement dans un courant actuel de l'historiographie de la Shoah appelé les « Aftermath studies » - les recherches sur l'immédiat après-guerre. Un des apports principaux des travaux issus de ce nouveau champ de recherche est d'avoir profondément renouvelé la lecture du moment historique de l'après-guerre en montrant que les rescapés juifs ont été « tout sauf silencieux », pour citer le titre d'un article d'Elisabeth Gallas et Laura Jockush¹. En effet, les survivants ont publié un nombre important de témoignages dès le lendemain de la guerre – comme Annette Wieviorka l'avait montré très tôt, dès 1992, dans un livre pionnier qui recensait la première vague de témoignages de rescapés juifs en France. Un petit nombre d'entre eux ont entrepris, à travers le monde entier, de collecter des documents et des témoignages et de publier des ouvrages les rassemblant, tout en proposant les premières approches scientifiques de l'événement que les yiddishophones appelaient le *Khurbn* (la Catastrophe), donnant naissance à ce qu'on désigne aujourd'hui comme la « première historiographie de la Shoah ».

L'originalité de mon approche consiste à m'intéresser à des parcours et des œuvres d'auteurs d'origines diverses – à la fois de l'Est et de l'Ouest de l'Europe – en me concentrant plus particulièrement sur des survivants qui n'avaient pas été formés en tant qu'historiens avant la guerre. Je veux saisir les ressorts d'un geste singulier : celui qui pousse un rescapé non historien à s'emparer de la pratique historiographique. En répondant, chacun à sa façon, mais aussi parfois ensemble (notamment en s'associant au sein d'entreprises de documentation et d'écriture collectives), à la question de savoir

¹ Les citations ou les concepts et notions empruntés à des travaux récents sont suivis – entre parenthèses ou dans le corps du texte – des noms des auteurs, dont on trouvera les titres dans la bibliographie en fin de texte.

« comment » ils pouvaient écrire une histoire collective des Juifs confrontés à leur anéantissement, ceux que j'ai appelés les « savants survivants » (« survivor scholars » en anglais) reposaient à nouveaux frais la question essentielle de la fonction et du rôle de l'histoire. En m'intéressant à leurs parcours mais surtout à leurs travaux en utilisant tous les outils de l'analyse littéraire, je veux montrer qu'ils ont produit des savoirs et inventé des méthodes profondément novatrices qui continuent d'interroger et de nourrir une pensée de l'histoire aujourd'hui.

Quel rôle le savant survivant fait-il jouer à l'histoire, quels espoirs place-t-il dans ce type singulier de représentation de l'événement ? Dans quelle mesure le recours à l'histoire lui semble-t-il indispensable, et parfois préférable au témoignage individuel ? Comment comprendre chez un rescapé qui vient parfois de perdre tous les siens l'exigence de scientificité, d'objectivation, de distance et de « neutralité » au regard du passé qui sont au cœur de la démarche historique et plus largement scientifique ? Le témoin devenant savant/historien fait-il appel à la représentation historiographique pour établir la vérité sur l'événement dans une perspective aussi juridique, non seulement en vue d'établir les faits selon une méthodologie scientifique, mais aussi en invoquant l'idée d'un « tribunal de l'Histoire » ? L'élaboration d'une représentation historique remplit-elle d'autres fonctions, moins habituelles peut-être, comme celle de rendre possible un deuil, à la fois individuel et collectif ? Répondre à ces questions en m'intéressant aux parcours et aux productions des savants survivants revient à essayer de comprendre la ou plutôt *les* finalités dont ces témoins et rescapés de la Shoah devenus historiens investissent l'histoire. Des finalités qui dépassent de très loin les enjeux habituels liés à la discipline historiographique, et qui impliquent une « pensée de l'histoire » indissociable de ses implications politiques, mémorielles et, plus largement, éthiques.

Loin d'être uniforme, la pensée de l'histoire des savants survivants, qu'elle soit réfléchie ou non, présente un certain nombre de traits qui la rapprochent d'une pratique mémorielle, et qui remettent en cause la ligne de partage devenue trop rigide entre « histoire » et « mémoire ». L'étude des pratiques et des formes qu'ils inventent durant les trois décennies de l'après-guerre montre que leurs propositions historiographiques font trembler les lignes de démarcation entre littérature et discours scientifique. Mon étude voudrait démontrer le potentiel à la fois critique et scientifique toujours actuel de leurs méthodologies. La conception de l'histoire qui les sous-tend annonce en effet de nombreux traits de ce qu'on va appeler plus tard l' « histoire publique », mais elles sont aussi pionnières en termes d'épistémologie, en proposant une réflexion précieuse sur les relations entre témoignage et document, et sur le rapport

entre perspective objectivante de l'historien et la position subjective du témoin. Enfin, les savants survivants se sont penchés sur des objets que l'histoire avait négligés jusque là – comme les pratiques littéraires, la résistance, les relations familiales, le folklore, les pratiques langagières et la culture des victimes –, introduisant des pratiques profondément interdisciplinaires dans le champ historique qui annonçaient les réflexions récentes sur la nécessité de développer une « histoire culturelle » de la Shoah.

Relire ces auteurs et ces textes aujourd'hui permet donc d'acquérir une meilleure intelligence de l'évolution de l'historiographie – de la Shoah et, au-delà, de l'historiographie et de l'épistémologie de l'histoire en général. Mais cette exploration doit aussi nous permettre de poser un regard plus aiguisé sur les implications éthiques et politiques des questions méthodologiques et épistémologiques au cœur de toute démarche savante. À une époque où les entrecroisements, voire la collusion, entre les usages juridiques et historiographiques de certaines notions sont susceptibles de jeter un discrédit sur les instruments conceptuels issus du droit international (comme les notions de « génocide » et de « crime contre l'humanité »), il peut être salvateur de se pencher sur des œuvres où se sont cristallisés les enjeux d'une pratique historiographique engagée, aux prises avec son temps, née dans l'urgence et assumant de faire du document *aussi* un monument pour les disparus.

Qui sont les « savants survivants » ?

Pour éclairer à présent quelques aspects centraux de ma recherche, je vais préciser les notions et idées phares qui me permettent de penser mon objet et d'articuler ma réflexion, à commencer par celle de « savant survivant ». Mon livre est le résultat de plusieurs années de recherches menées au sein d'une équipe franco-allemande dans le cadre d'un projet FRAL (co-financé par l'ANR en France et son équivalent en Allemagne, la Deutsche Forschungsgemeinschaft – ou DFG). Mené entre 2017 et 2021, le projet PREMEC (PREmiers Modes ÉCritures de la Shoah. Pratiques savantes et textuelles de survivants juifs en Europe (1942-1965)) était consacré à un petit groupe de survivants qui avaient tous survécu au génocide après avoir été déportés dans des camps ou des ghettos et s'étaient consacrés à la recherche sur la Shoah après-guerre. Il s'agissait de l'écrivain pragois HG Adler, et de quatre Juifs polonais ayant tous fait partie de la commission historique juive centrale, M. Borwicz, Nachman Blumental, Noe Grüss et Joseph Wulf.

Au cours de l'élaboration du projet, il m'était apparu que ces auteurs étaient à différencier de ceux que Boaz Cohen a nommé les « Survivor historians ». Cohen avait forgé cette notion en retraçant les conflits ayant opposé dans l'Israël des années 50, et notamment au sein de Yad Vashem, les historiens de formation académique, comme

Ben-Zion Dinur, et les « historiens survivants » qui travaillaient également à Yad Vashem ou à la Maison des combattants du ghetto (*Beit Lohamei Ha-Getaot*) et étaient presque tous des chercheurs autodidactes, devenus historiens pendant ou juste après le génocide, comme Nachman Blumental, Meir (Mark) Dworzecki ou Rachel Auerbach. Ces survivants ressentait tous une forme de nécessité impérieuse de documenter, de collecter les témoignages, de rassembler et produire des formes de savoirs sur l'événement non seulement parce qu'il s'agissait d'une tâche scientifique, mais aussi parce le fait d'écrire l'histoire de cet événement avait des implications éthiques – notamment à travers la recherche de la vérité et de la justice, et y compris au plan personnel – ce qui conférait à leur démarche une dimension indéniablement *politique*. Cette dimension a été décrite par Laura Jockush dans son ouvrage *Collect and Record !*, et depuis sa parution, de nombreux travaux sur ces recherches souvent collectives sur la Shoah ont été publiés (pour un état des lieux en français, voir le collectif dirigé par Judith Lindenbergl).

Mais le terme d' « historien survivant » ne me satisfaisait pas pour deux raisons : d'abord, parce que beaucoup parmi les « historiens survivants » n'avaient pas été formés à la discipline historique, et avaient exercé avant-guerre des professions non académiques. Certes, il s'agissait souvent de professions intellectuelles, ou du moins en rapport avec une culture de l'écrit impliquant une familiarité avec la production et/ou la transmission de savoirs. Mais le fait est que beaucoup de ces survivants n'étaient pas de formation historique, et avaient donc dû apprendre les méthodes de recherche et de réflexion en histoire « sur le tas », que ce soit déjà pendant la Shoah ou après. Cohen avait bien évidemment cette particularité en tête en opposant les « historiens survivants » aux « historiens professionnels ». Mais son terme ne permettait pas de prendre en compte le fait que si beaucoup étaient autodidactes parmi ceux qu'il appelait « historiens survivants », certains avaient bien été formés en tant qu'historiens, et étaient, de fait, aussi des « historiens professionnels ». Et non des moindres, si l'on considère les historiens rescapés ayant émigré en Israël ou aux Etats-Unis, qu'il s'agisse des historiens formés en Galicie ou à l'Université de Varsovie au sein du premier institut consacré à l'histoire des Juifs polonais constitué autour de Meir Balaban, Marcell Handelsman et Ignacy Schiper et du *Yunger Historiker Krayz* d'Emanuel Ringelblum et Raphael Mahler, ou d'autres historiens, formés à l'université, comme Joseph Kermisz, Artur Eisenbach, Philipp Friedman, Isaiah Trunk ou Hersch Wasser.

Pour ce qui est des historiens non professionnels, certains d'entre eux – et c'est le cas de beaucoup de membres des commissions historiques juives – s'étaient familiarisés avant-guerre avec les pratiques de collectes de documents et de témoignages relatifs à la vie juive développées par le YIVO. Ils étaient déjà sensibilisés à la nécessité de préserver

et transmettre les traces de la vie juive menacée par les processus de modernisation, d'urbanisation et plus largement de sécularisation en Europe de l'Est. Mais si cette familiarité avec les travaux ethnographiques et folkloristes, ou encore avec les nombreuses publications, littéraires ou non, relatives à la vie juive depuis la fin du XIXème jusqu'à l'entre-deux guerres, les rendait particulièrement qualifiés pour participer aux entreprises de collecte de témoignages et de documents juste après la guerre, il faut bien admettre que cela ne faisait pas d'eux des historiens « professionnels » pour autant. C'est là la seconde raison qui m'a amenée à privilégier le terme de « savants survivants », car il permet d'inclure sans ambiguïté des chercheurs survivants qui venaient d'autres disciplines et qui, souvent pour cette raison même, pratiquaient une écriture scientifique qui ne se limitait pas à la discipline historiographique. Le terme de « savant survivant » présente ainsi l'immense avantage de désigner *l'ensemble des survivants* ayant consacré leurs recherches à la Shoah, qu'ils aient été historiens de formation ou pas, mais aussi de fixer un autre trait de singularité de la recherche sur la Catastrophe pratiquée dès les lendemain de la guerre, à savoir son caractère profondément interdisciplinaire, dépassant bien souvent le cadre de l'histoire.

Au cœur de mon livre se trouve un groupe hétérogène d'auteurs dont j'entreprends de broser une sorte de « portrait de groupe ». Je m'appuie sur les œuvres et les archives des auteurs que je connais désormais très bien pour leur avoir consacré l'essentiel de mes recherches pendant ces dernières années (en particulier celles de Nachman Blumental et de Joseph Wulf). Mais je porte aussi mon attention sur un groupe plus large d'auteurs tous issus de l'intelligentsia juive d'Europe de l'Est ou de l'Ouest et ayant été formés dans d'autres disciplines que l'histoire, comme le droit et la médecine (Nathan Eck, Mark Dworzecki, Abel Herzberg, Léon Poliakov), les études littéraires et la philologie (Michel Borwicz, Joseph Wulf, Nachman Blumental, HG Adler), ou qui ont pratiqué l'écriture en tant que journalistes ou écrivains (Shmerke Kaczerginski, Avrom Sutzkever, Nella Rost-Hollander, Rachel Auerbach, Israel Kaplan). À ces noms, il faut ajouter ceux de Noe Grüss, professeur d'école avant-guerre, qui a connu une formation en histoire, et Maria Hochberg-Marianska et Tuwiah Frydman, qui ont reçu une éducation polonaise laïque.

Il s'agit donc d'un groupe d'auteurs très hétérogène : ils sont issus de pays et de cultures différents, et s'expriment dans des langues variées (français, allemand, yiddish, polonais, hébreu, néerlandais). Mais leur point commun est d'avoir essayé d'éclairer les origines, les mécanismes, les effets et les conséquences de l'événement qu'ils venaient de traverser selon différentes perspectives. Même si les traditions culturelles et scientifiques dont sont issus leurs travaux sont diverses, de même que le sont leurs

parcours, leurs ancrages institutionnels et leurs réseaux respectifs, tous participent d'une sorte d' « internationale des survivants » (Klaus Kempster) et sont en contact les uns avec les autres, ne fût-ce que par leurs lectures et les commentaires de leurs travaux respectifs. Ils sont évidemment influencés et en contact étroit avec les historiens de formation qui se sont fait un nom en tant que premiers historiens de la Shoah, comme Philip Friedman, Joseph Kermisz ou Isaiah Trunk. Ils s'inscrivent en cela dans ce que Natalia Aleksion a appelé le « réseau invisible » des savants survivants, ce réseau à caractère international qui rassemblait tous les survivants juifs qui, d'une façon ou d'une autre, qu'ils aient été historiens professionnels ou journalistes, poètes, écrivains, philologues, simples professeurs d'école, étaient engagés dans la production de formes de savoirs savants sur la Shoah.

C'est la question même du rôle de l'histoire qui se trouve bien souvent mise en débat quand ils commentent mutuellement leurs publications respectives, s'épaulent pour se faire traduire – en particulier quand il s'agit d'essayer de faire connaître les travaux des polonophones et des yidishophones – et se critiquent en discutant parfois vivement de la manière adéquate dont il faudrait « écrire l'histoire de l'événement ». C'est à cette question que se réfère mon titre, « Comment écrire notre histoire ? ». Il fait référence à la fois au livre fondateur que Samuel Kassow a consacré à l'histoire du projet d'archives clandestines dirigé par Emanuel Ringelblum dans le ghetto de Varsovie, et au titre original de l'essai d'épistémologie de Paul Veyne, « Comment on écrit l'histoire ».

En choisissant de concentrer mon attention sur ceux qui n'étaient pas historiens de formation, je veux essayer de comprendre et de décrire les ressorts d'un recours à l'histoire chez les survivants et témoins, mais aussi et surtout tenter de montrer que le caractère novateur de leur travaux provient précisément de leur « amateurisme » en matière historiographique. En effet, leur qualité de « non-historiens » est bien loin d'être un déficit. Les savants survivants qui n'étaient pas historiens professionnels ont produit des savoirs qu'on peut qualifier d'« inclassables » (« savoirs inclassables » était d'ailleurs le nom initialement donné au projet collectif élaboré avec Judith Lindenberg en 2015), qui ne peuvent être véritablement subsumés sous aucune étiquette disciplinaire.

La question centrale que je me pose dans ce livre est d'essayer de comprendre les raisons qui poussent un rescapé à préférer la démarche scientifique à la forme du témoignage individuel. Qu'est-ce qui le pousse à se saisir d'un ensemble de pratiques à caractère scientifique et issues du registre des sciences humaines et sociales, en vue de documenter, d'expliquer et d'interpréter les faits constitutifs du crime subi et de l'expérience collective qu'il a engendré ? Que le savant choisisse de mener une œuvre parallèle où son point de vue subjectif de témoin s'exprime davantage (comme par ex.

HG Adler), ou qu'il fasse de son propre témoignage et de ses textes littéraires l'objet même de sa recherche (comme Michel Borwicz), il semblerait que les perspectives objectivante du savant et la perspective subjective du témoin soient à la fois liées *et* essentiellement distinctes, l'originalité des œuvres des savants survivants étant précisément de les mettre en relation d'une façon originale.

Des œuvres et des savoirs « inclassables »

Il est fructueux de lire ensemble les travaux des savants survivants, en particulier quand on part du principe que leurs méthodologies, présentant de nombreuses similitudes par-delà les clivages culturels et linguistiques, témoignent peut-être de l'effet singulier de la Catastrophe sur l'épistémologie. Le caractère inclassable des travaux des savants survivants peut s'exprimer de plusieurs façons : on peut se retrouver face à une œuvre comme celle d'HG Adler, par exemple, qui, reflétant la formation initiale de son auteur en tant que musicologue, philologue et poète-écrivain, présente un caractère pluridisciplinaire et protéiforme. Cette dimension « hybride » peut se retrouver au cœur même du travail scientifique. Ainsi, la monographie qu'Adler a consacrée à Theresienstadt est composée de trois parties : l'histoire du camp-ghetto, l'étude de la psychologie des victimes, et la sociologie du camp. Mais l'hybridité se retrouve aussi quand on considère l'œuvre dans son ensemble : parallèlement à ses travaux scientifiques, Adler a publié non seulement des poèmes et des romans, mais a aussi exploré d'autres formes et genres, comme des recueils de documents, en partie collectés déjà pendant son enfermement à Theresienstadt. Pour mentionner d'autres exemples : les travaux sur l'antisémitisme d'un Léon Poliakov, historien autodidacte initialement (et brièvement) formé en droit et en littérature avant-guerre, touchent à la fois l'anthropologie, la sociologie et l'histoire des religions. Ses recueils de documents, réalisés de concert avec Joseph Wulf, inaugurent quant à eux une forme inédite d'historiographie documentaire, dont le commentaire requiert non seulement des outils d'analyse littéraire, mais aussi d'analyse visuelle. On peut aussi évoquer dans ce contexte une œuvre comme celle de Nachman Blumental, philologue de formation, qui a consacré ses travaux à l'histoire littéraire des productions textuelles et dans les camps et les ghettos, ainsi qu'au folklore et aux pratiques langagières des victimes, mais aussi l'usage de la langue allemande par les nazis. Adler, Poliakov comme Blumental ont chacun pratiqué une recherche historiographique profondément novatrice, s'attachant à des objets qui n'avaient jusque là jamais été pris en compte par l'histoire. Ce faisant, ils ont élargi le champ historiographique, à travers une démarche à la fois pluri- et transdisciplinaire. En leur temps, ce caractère novateur n'a pas été perçu comme tel, en

particulier concernant les travaux comme ceux de Blumental, véritablement « inclassables » et écrits dans des langues (le yiddish et le polonais) qui les condamnaient à une réception très réduite. Mon livre entend donc réparer l'oubli et la marginalisation dont ils font l'objet, en procédant à une forme de sauvetage critique de leurs travaux.

Le savoir produit par les savants survivants élargit le champ historiographique en s'intéressant notamment aux formes de résistance des victimes juives dans et à travers la pratique de la littérature et des activités culturelles, conçues comme moyens de préserver une identité et une humanité. Ces objets nouveaux pour l'histoire nécessitent forcément une approche transdisciplinaire intégrant des perspectives issues des études littéraires et de la philologie, de l'anthropologie, la sociologie et l'ethnographie. Par là-même, les savants survivants anticipaient déjà l'évolution récente vers une « histoire culturelle » de la Shoah. En outre, leurs travaux présentent des formes et relèvent de genres qui sont un « challenge littéraire » (Loyd S. Kramer) de l'historiographie depuis l'intérieur même du champ historiographique. Leur caractère hybride a une portée intrinsèquement métahistorique. Ils montrent qu'il existait déjà chez les témoins eux-mêmes une interrogation sur leur propre perspective et sur la forme à adopter. Leur analyse soulève les questions de la perspective, de la position du témoin, du statut du témoignage et de la possibilité de l'objectivation. Cet examen anticipe, à maints égards, les évolutions récentes propres à ce qu'on appelle l' « égohistoire ».

Une histoire multidimensionnelle : expliquer, juger, se remémorer, faire le deuil

Je voudrais montrer dans mon livre que les pratiques historiographiques que l'on peut observer et analyser chez les savants survivants impliquent une conception de l'histoire que l'on pourrait dire « impure ». Elle ne relève pas seulement du champ scientifique, et ne prétend pas se tenir à l'écart, voire à l'abri de la rumeur du monde. Né dans l'urgence, le geste historiographique consistant pour les Juifs enfermés dans les ghettos ou dans les camps à commencer à collecter fiévreusement des documents et des témoignages, n'est pas un geste scientifiquement réfléchi et détaché. Même si la collecte de traces, de textes, de documents, de témoignages peut déjà être envisagée comme une collecte de sources pour les historiens à venir – et dans beaucoup de cas, elle l'est, en particulier chez ceux qui, comme Emanuel Ringelblum, Philip Friedman, Joseph Kermisz ou Isaiah Trunk, étaient historiens avant-guerre – elle revêt forcément bien d'autres dimensions. Il s'agit de documenter les faits et de collecter des documents et des témoignages conçus comme preuves, en vue d'une justice à venir. Mais il s'agit aussi de

préserver la mémoire de tous ceux dont il ne restera plus d'autre trace que leur témoignage.

Ainsi, de la même manière que j'ai pu montrer dans certains de mes travaux que le geste testimonial était susceptible d'être « multidimensionnel » en ce qu'il pouvait répondre à plusieurs finalités souvent présentées comme contradictoires (« documenter », « attester » et parfois « prouver » *versus* « transmettre le sens d'une expérience subjective » et « transmettre la mémoire et le deuil », (Kalisky)), l'écriture de l'histoire du Khurbn (la Catastrophe) ou de la Shoah telle qu'elle a été pratiquée dans les premières décennies de l'après-guerre remplit plusieurs finalités indissociables d'un « contexte historiographique » particulier (Bankier et Michman). En particulier les pratiques historiographiques des survivants originaires d'Europe de l'Est sont en continuité avec les entreprises de documentation nées pendant la génocide dans les ghettos, mais aussi, bien en amont, avec les pratiques ethnographiques et historiographiques de l'entre-deux-guerres et même avec les formes testimoniales et mémorielles propres aux mondes juifs de l'Est – des livres mémoriaux jusqu'à la littérature des pogroms (Jockush, Aleksion, Kuznitz, Gottesman). En collectant témoignages et documents, il s'agit donc de saisir l'événement dans sa dimension collective et dans toute sa complexité, afin de pouvoir en transmettre l'histoire à la fois à l'ensemble des rescapés et de la communauté atteinte, mais aussi au monde.

Un des aspects les plus remarquables des approches des savants survivants est donc d'avoir défendu l'exigence d'une histoire qui comporte une dimension pratique, au sens où Hayden White utilise ce terme. Leurs recherches impliquent la pratique d'une forme d'historiographie « multidimensionnelle » intégrant tous les aspects de l'expérience historique de la Catastrophe, les aspects testimoniaux/mémoriaux, mais aussi l'action politique et judiciaire dans laquelle les documents et les témoignages peuvent être considérés comme un corps de preuves. Il s'agit, en fait, d'une forme d'histoire publique dans laquelle l'histoire, à la fois condition préalable et instrument possible du deuil, est chargée d'établir la vérité, de réclamer justice et de transmettre la mémoire.

Avec ce livre, je souhaite toucher un public plus large qu'un lectorat de spécialistes de ces questions, raison pour laquelle j'alterne des chapitres consacrés à des contextes ou constellations historiques particuliers (comme par exemple l'immédiat après-guerre, ou les grands procès tenus en Pologne, en Allemagne ou en Israël), des auteurs, à travers certains aspects de leurs œuvres ou de leurs parcours (comme le cas de Joseph Wulf, concevant sa mission d'historien rescapé installé à Berlin comme un travail de salubrité publique pour « éduquer » les Allemands de l'Ouest et pour défendre le point de vue

d'une histoire engagée et écrite du point de vue des victimes), et des chapitres consacrés à des formes et des genres qu'on peut retrouver dans plusieurs des travaux de savants survivants, par-delà leurs différences et la diversité de leurs trajectoires (par exemple le cas singulier du « genre » ou du « style » documentaire, exploré à la fois par Borwicz, Wulf, Adler, Poliakov...). Je procède ainsi selon différents points de vue et méthodes, qui alternent tout au long de l'ouvrage. En tant que spécialiste des formes de la mémoire, de l'histoire et de la littérature issue de la Shoah, j'appréhende les travaux de recherche entrepris par les survivants dans leurs relations avec la littérature testimoniale et plus généralement, en termes littéraires, en les considérant sous l'angle de l'épistémocritique (Joseph Vogl) et d'une « poétique du savoir » (Jacques Rancière) au sein d'une même œuvre, en particulier lorsque le survivant – comme c'est le cas pour presque tous les auteurs étudiés – a produit des travaux sur l'événement qui franchissent les frontières de la discipline historique stricto sensu ou lorsque, comme c'est le cas par exemple chez HG Adler mais aussi Rachel Auerbach ou Abel Herzberg, le survivant est l'auteur à la fois d'écrits littéraires et de textes à visée scientifique sur le génocide.

Ce livre a l'ambition de montrer que, par-delà les différences qui séparent des travaux issus de contextes nationaux, géographique et culturels hétérogènes, il existe quelque chose comme une production savante des survivants dont l'étude d'ensemble permet de mettre en évidence des apports profondément novateurs, y compris pour la recherche *aujourd'hui*. En répondant de manière diverse à la question du « comment » écrire l'histoire de la Catastrophe, les savants survivants ont produit une réflexion et inventé des réponses dont je voudrais faire résonner et fructifier l'héritage au sein de la recherche contemporaine sur la Shoah et sur les génocides et crimes contre l'humanité.

- Natalia Aleksion, *Conscious History. Polish-Jewish Historians before the Holocaust*, Littman Library of Jewish Civilization, University of Liverpool Press 2020.
- Natalia Aleksion, « An Invisible Web: Philip Friedman and the Network of Holocaust Research », dans Regina Fritz, Eva Kovács & Béla Rásky (dir.), *Before the Holocaust Had Its Name: Early Confrontations of the Nazi Mass Murder of the Jews*, Vienne : New Academic Press 2016, p. 149-165.
- David Bankier/Dan Michman (éd.), *Holocaust Historiography in Context: Emergence, Challenges, Polemics & Achievements*, Jerusalem/New York : Yad Vashem & Bergham Books 2008.
- Boaz Cohen, *Israeli Holocaust Research: Birth and Evolution*, Londres : Routledge 2013.
- Elisabeth Gallas et Laura Jockush, « Anything But Silent: Jewish Responses to the Holocaust in the Aftermath of World War II », in Hilary Earl/Simone Gilgiotti (éd.), in: *Wiley Companion to the Holocaust*, Wiley and Sons 2020, p. 311-330.
- Itzik Nakhmen Gottesman, *Defining the Yiddish Nation: the Jewish folklorists of Poland*, Detroit : Wayne State University Press 2003.
- Laura Jockush, *Collect and record! Jewish Holocaust Documentation in Early Postwar Europe*, New York/Oxford : Oxford University Press 2012.
- Aurélia Kalisky, « Jenseits der Typologien : die Vielschichtigkeit der Zeugenschaft » in Claudia Nickel et Alexandra Ortiz Wallner (éd.), *Zeugenschaft. Perspektiven auf ein kulturelles Phänomen*, Heidelberg : Winterverlag 2015, p. 193-211.

- Samuel D. Kassow, *Qui écrira notre histoire? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, Paris : Grasset 2021.
- Klaus Kempter, *Joseph Wulf: ein Historikerschicksal in Deutschland*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht 2013.
- Lloyd S. Kramer, « Literature, Criticism and Historical Imagination : The Literary Challenge of Hayden White and Dominick LaCapra ». In *The New Cultural History*, Berkeley, Los Angeles, London : University of California Press 1989, p. 97-128.
- Cecile E. Kuznitz, *YIVO and the making of Modern Jewish Culture*, Cambridge : Cambridge University Press, 2014.
- Judith Lindenberg (éd.), *Premiers savoirs de la Shoah*, Paris : CNRS Éditions 2017.
- Hayden White, *The Practical Past*, St. Evanston : Northwestern University Press 2014.
- Annette Wieviorka, *Déportation et génocide, Entre la mémoire et l'oubli*, Paris : Plon 1992.